

« *Un cri de rage* »

Ken LOACH

« *Un livre nécessaire* »

J.K. ROWLING

# FAUCHIÉS

Vivre et mourir pauvre

DARREN MCGARVEY

PRIX ORWELL 2018

Le livre choc

autrement

**« Et dans les bas-fonds de ces quartiers,  
entre l'alcool et la drogue,  
des gens tâchaient d'élever des enfants.  
L'un d'eux était ma mère. »**

Grandir dans la pauvreté, c'est grandir sur la défensive. Né dans les quartiers pauvres de Glasgow, Darren McGarvey raconte de l'intérieur ce qu'est la vie dans la misère, comment elle ronge, détruit et étouffe sous une chape de stress permanent. Au cœur des foyers, à l'école, dans la rue, en prison, partout, la pauvreté rend malade, violent, alcoolique, accro, toxico, et il est primordial de le savoir pour comprendre la complexité du fléau. Être pauvre n'est pas le sort des paresseux ou des mauvais gestionnaires, c'est un engrenage dont il est très difficile de sortir. Mais c'est possible.

Unique en son genre, phénomène au Royaume-Uni, ce témoignage est aussi un essai informé et engagé sur la possibilité d'échapper à son destin et de se réapproprier sa liberté. Fort de son histoire personnelle et de son engagement, l'auteur renvoie dos à dos les politiciens de gauche comme de droite, et remet chacun face à sa responsabilité individuelle, sans aucune complaisance.

Apparenté à la fois à *Hillbilly Elegy*, *Pourquoi êtes-vous pauvres ?* et *Une colère noire*, ce texte percutant éclaire d'un jour cru la colère des laissés-pour-compte.

*Rappeur connu sous le nom de Loki, Darren McGarvey a collaboré avec la police écossaise dans le cadre d'un programme de réduction de la violence. Devenu porte-parole des abandonnés du capitalisme, il intervient régulièrement dans les médias britanniques.*

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉCOSSE)  
PAR MADELEINE NASALIK

**autrement**

[www.autrement.com](http://www.autrement.com)

Fauchés



Darren McGarvey

# Fauchés

Vivre et mourir pauvre

*Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)  
par Madeleine Nasalik*

Éditions Autrement

Publié en 2017 par Luath Press Limited, Édimbourg,  
et en 2018, en association avec Luath Press Limited,  
chez Picador, une collection de Pan Macmillan,  
département de Macmillan Publishers International Limited,  
sous le titre *Poverty Safari*.  
© Darren McGarvey, 2017  
© Éditions Autrement, 2019, pour la traduction française.  
ISBN : 978-2-7467-5276-4

*Ce livre, je le dédie à mes frères et sœurs,  
Sarah Louise, Paul, Lauren et Stephen,  
si beaux et si fragiles. J'ai mis dans ces pages  
tout ce que j'ai appris de la vie au cours  
de ces dernières années. Je vous demande  
pardon pour toutes les fois où je n'ai pas été  
à vos côtés, et pour ces moments  
où vous vous êtes sentis abandonnés,  
que ce soit par moi ou par un autre.  
Je vous aime et j'attends fébrilement le jour  
où nous pourrons nous asseoir à la même  
table, comme une vraie famille.*

*P.-S. : ne touchez pas à la drogue.*



*Liason Co-ordinator*

efturryd geenuz iz speel  
iboot whut wuz right  
nwhut wuz rang  
boot this nthat  
nthi nix thing

a sayzti thi bloke  
nwhut izzit yi caw  
yir joab jimmy

am a liason co-ordinator  
hi sayz oh good ah sayz  
a liason co-ordinator

jist whut this erria needs  
whut way aw thi unemploymint  
inaw thi bevvyn  
nthi boayz runnin amock  
nthi hoossyz fawnty bits  
nthi wummin n tranquilisers  
it last thiv sent uz  
a liason co-ordinator

sundy wia digree  
in fuck knows whut  
getn peyd fur no known  
whut thi fuck ti day way it

*Tom Leonard*



## Sommaire

<i>Liason Co-ordinator</i> .....	9
<i>Avant-propos</i> .....	13
<i>Préface</i> .....	19
1. Crime et châtimeut.....	27
2. A history of violence.....	41
3. L'appel de la forêt .....	49
4. Ces messieurs du West End .....	57
5. Le procès.....	69
6. Peur sur la ville.....	83
7. 1984 .....	91
8. Une question de loyauté.....	99
9. Sur la route .....	105
10. Vol au-dessus d'un nid de coucou .....	117
11. Le conte de deux cités .....	127
12. Les hauts de Hurlevent .....	137
13. Les outsiders.....	143
14. Le truc, c'est de continuer à respirer.....	153
15. La salle de montage .....	159
16. De grandes espérances .....	165

17. Les enfants du fond de l'impasse .....	171
18. L'étranger .....	177
19. Contes du fast-food .....	195
20. Désaffection.....	205
21. Au cœur du quartier de Garnethill .....	213
22. Quelle époque on vit ! .....	221
23. Économie domestique .....	231
24. En attendant les barbares .....	241
25. Le singe nu.....	247
26. Le bruit et la fureur.....	255
27. Frankenstein.....	265
28. Trainspotting.....	271
29. Le paysage moral .....	281
30. La métamorphose .....	287
31. La vie est un long fleuve tranquille .....	297
32. Manuel pragmatique pour radicaux réalistes...	315
<i>Remerciements</i> .....	331

## *Avant-propos*

Le matin du 14 juin 2017, deux jours avant la date de remise de ce manuscrit à mon éditeur, au saut du lit j'ai appris qu'une tour d'habitation dans l'ouest de Londres avait été ravagée par un incendie.

Comme tout le monde, j'ai été assommé par les images diffusées en boucle. Au bout de quelques heures, des informations ont commencé à émerger de la carcasse encore fumante de la tour Grenfell et des histoires à glacer le sang se sont mises à circuler : des gens étaient restés bloqués aux étages supérieurs, ils avaient dû jeter leurs enfants par la fenêtre avant d'être eux-mêmes dévorés par les flammes. On saluait aussi le courage et le sens du sacrifice de certains, des héros qui avaient bravé les flammes pour réveiller leurs voisins, sans se préoccuper des risques. Moi, je n'arrêtais pas de penser aux portables qui devaient sonner sans relâche dans les poches des victimes.

Dans le courant de la journée, les messages d'adieu postés sur les réseaux sociaux par des résidents qui se savaient condamnés ont été rendus publics. J'en

avais les larmes aux yeux. Leur courage. Cette horreur inconcevable. Prises au piège du brasier qui avait profité de leur sommeil pour se refermer sur elles, ces âmes vaillantes ont vécu leurs derniers moments avec une dignité qui dépasse l'entendement. J'ai pensé à mon fils et j'ai essayé de me mettre dans la tête des parents acculés à ce dilemme : jeter leur enfant par la fenêtre dans l'espoir, aussi infime soit-il, qu'il survive à la chute, ou le garder dans leurs bras tandis que les flammes se rapprochent. Mon estomac se tordait rien que d'y penser, mais les résidents de la tour Grenfell ont été forcés de prendre ce genre de décision.

Le brasier, qui avait démarré dans un appartement avant de se propager à l'immeuble, n'était pas l'œuvre d'une personne malfaisante, ni la conséquence d'un attentat terroriste. Résultat de la convergence entre l'erreur humaine et la négligence entretenue à chaque niveau de la chaîne hiérarchique, ce désastre aurait pu être évité. Dans les jours qui ont suivi, le Royaume-Uni, déjà déstabilisé par un référendum qui avait gravement affaibli le gouvernement central, a entendu gronder le mécontentement populaire. La Première ministre Theresa May, accusée de ne pas avoir assumé ses responsabilités, a dû être exfiltrée en voiture après avoir été prise pour cible par la population locale. Les bulletins d'infos montraient un quartier profondément traumatisé qui tentait de se reconstruire en l'absence d'un leader digne de ce nom. Sur le terrain, les autorités avaient le plus grand mal à gérer la crise. Personne n'était capable de dire vers qui les rescapés pouvaient se tourner, on ne savait pas non plus combien de victimes

étaient à déplorer. La municipalité, comme le gouvernement, était démunie.

Privés d'informations concrètes, des habitants en colère et bouleversés se sont mis à chercher des responsables et ont fait circuler les hypothèses les plus folles. Une foule s'est massée devant les bâtiments du conseil municipal de Kensington et Chelsea avec l'intention de faire bouger les choses mais les dirigeants se sont retranchés derrière les murs de leur Cité interdite où ils sont restés planqués, bien à l'abri, comme à chaque fois que la population réclame des réponses. Malgré les rumeurs d'émeutes, les habitants de Grenfell ont affiché un comportement exemplaire. Une semaine après l'incendie, alors que le bilan ne cessait de s'alourdir, les rescapés dormaient toujours dans leur voiture ou dans les parcs municipaux.

Au fil des années la voix des résidents de Grenfell a été systématiquement étouffée et cela a joué un rôle clé dans la série de décisions qui ont débouché sur cette tragédie – la principale étant le choix, lors de travaux de rafraîchissement, d'un parement inflammable et de matériaux isolants qui ont facilité, et accéléré, la propagation du feu. Par souci d'économies, bien entendu.

Les matériaux proposés moderniseront l'apparence du bâtiment, en harmonie totale avec le quartier et le paysage auquel il s'intègre. Par sa hauteur la tour se voit depuis le site préservé d'Avondale au sud et celui de Ladbroke, à l'est. Les modifications apportées la rendront plus esthétique aux regards, en particulier depuis

les quartiers voisins. Ainsi, les sites préservés tireront pleinement avantage de ces propositions.

Permis d'urbanisme daté de 2014,  
pour la revalorisation de la tour Grenfell

Je me sens vraiment lié aux habitants de Grenfell. Le tohu-bohu du quotidien dans ce genre de bâtiment, la cage d'escalier sombre et crasseuse, les ascenseurs capricieux qui puent la pisserie et le chien mouillé, le gardien mal embouché, l'appréhension qu'on éprouve en entrant ou en sortant de l'immeuble, surtout la nuit – tout cela, je le connais bien. Je connais aussi ce sentiment d'être coupé du monde, même si on en a une vue à couper le souffle depuis les derniers étages ; cette solitude, alors qu'on est littéralement cerné de toutes parts. Ce que je comprends par-dessus tout, c'est la conviction d'être invisible alors que la tour se voit à des kilomètres à la ronde et qu'on ne peut pas la rater.

Le secteur dans lequel a été édifiée la tour Grenfell ressemble à tous ces quartiers que je connais comme ma poche : ces zones dites « défavorisées » où on nourrit une méfiance pathologique à l'égard des autorités et des personnes extérieures à la communauté, où les habitants sont convaincus qu'il ne sert à rien de participer au processus démocratique car ceux qui détiennent le pouvoir se contrefoutent des préoccupations de la « classe populaire ».

Ce qui a scandalisé l'opinion, c'est la découverte que les occupants de la tour, conscients de la situation, avaient tiré la sonnette d'alarme pendant des années, que par conséquent ce lourd bilan était largement évitable. Le lendemain de l'incendie, à midi, j'ai découvert

le blog du Grenfell Action Group et ses dizaines d'articles traitant en détail d'une myriade de problèmes. J'ai appris que les locataires avaient soulevé plus d'une fois les risques d'incendie parce que le plan de prévention et d'évacuation leur semblait inadapté et qu'ils s'étaient aussi interrogés sur la consigne de « rester chez soi », qui avait monopolisé les débats après la tragédie. Le plus troublant, c'est que le blog avait prédit qu'il faudrait une catastrophe pour que les autorités daignent se pencher sérieusement sur le sujet.

Au fil des jours, le public a eu un aperçu de la vie à Grenfell et, par prolongement, de la vie des plus démunis. D'innombrables articles, reportages et émissions de radio ont tenté de reconstituer le quotidien des occupants d'un immeuble de logements sociaux. Soudain, tout le monde s'est pris de passion pour les oubliés de la société, après les avoir dédaignés – et dénigrés – des années durant. La plupart des observateurs, malgré leurs intentions louables, ne faisaient qu'un passage express. Pour eux c'était en quelque sorte un safari où ils pouvaient étudier la population indigène à une distance respectable, pas trop longtemps, avant que la fenêtre se referme, faisant à nouveau sombrer tout ce petit monde dans l'obscurité et dans l'oubli.

Je ne compte plus les fois où j'ai vu ce schéma se répéter dans mon propre quartier. J'ai écrit *Fauchés* avec l'objectif qu'il trouve un écho chez les sans-visage et les sans-voix, qu'il leur serve de forum et leur permette d'exprimer leur ressenti, leurs inquiétudes. D'abord projet parallèle à mes activités de rappeur et de chroniqueur, ce livre a pris une place de plus en plus

importante dans ma vie, jusqu'au jour où j'ai dû limiter mes autres engagements afin de le mener à son terme. Ce travail m'a occupé plus d'un an et demi. Les thèmes et les problèmes abordés au fil des pages concernent les quartiers – Grenfell en fait partie – où la population est systématiquement mise à l'écart par des responsables convaincus d'avoir la science infuse, même quand ils vont droit dans le mur. Les territoires que j'explore vont peut-être permettre de remettre en perspective l'explosion de rage qui a suivi l'incendie de la tour Grenfell et, plus important encore, démontrer que ses racines sont multiples. Dans ces zones où l'accès aux soins, au logement et à l'instruction est aussi limité que l'accès à la représentation démocratique, oui, la colère couve. Et cette colère ne va pas disparaître de sitôt, à moins d'un changement radical. Dans *Fauchés*, je m'inspire de ma propre expérience pour tenter d'apporter des éléments de réponse et montrer à quoi peut ressembler ce changement.

## *Préface*

Les types comme moi n'écrivent pas de livres – en tout cas, c'est ce que mon cerveau me répète à longueur de temps. « Écrire un bouquin ? ricane-t-il par-dessus mon épaule. Tu n'en as pas lu assez pour te lancer dans une entreprise pareille. » Je ne lui donne pas tort. Je ne suis pas un grand lecteur, c'est vrai, mais un consommateur vorace de mots. Depuis tout gamin, je suis captivé par leur texture, leurs sonorités, leur portée. Chaque occasion était bonne pour discuter avec les « grands » et enrichir mon vocabulaire. On m'a raconté qu'à l'âge de 5 ans, déjà, je corrigeais la syntaxe bancal de ma mère, ce qui l'agaçait au plus haut point. À 10 ans je composais mes premières nouvelles, largement inspirées de mes deux influences majeures à l'époque : ma grand-mère et Batman.

Malgré tout, je ne garde pas le souvenir d'une lecture précise. Je me rappelle qu'il m'arrivait de tenir un livre dans les mains, de le feuilleter un instant ou d'y chercher une information précise, la capitale de la Turquie par exemple – pas Istanbul, attention, piège !

Il ne me semble pas avoir vécu ce moment qui a laissé une trace indélébile chez pas mal de monde, celui où ils tournent la dernière page d'un bouquin qui bouleverse à jamais leur existence en faisant d'eux des bibliophages. En revanche, je garde un souvenir très net de toutes les fois où j'ai vécu l'enfer à cause d'un bouquin ; les gros pavés dont la simple vue m'intimidait. Je me sentais abattu à la simple vue d'un pavé.

Au collègue, quand mes talents d'écriture m'ont permis d'intégrer la classe des meilleurs élèves, j'étais complètement largué dès qu'on parlait littérature. On me serinait que je n'avais pas encore trouvé le bon livre, qu'il fallait que je m'accroche et que je fasse travailler mon cerveau, comme un muscle, si je voulais que la lecture ne soit plus une corvée. En mon for intérieur, j'avais envie d'envoyer bouler tout le monde – les conseils comme les conseillers. Au lieu de cela, j'ai fini par me convaincre qu'il existait une barrière invisible qui m'empêchait d'établir un rapport avec les livres. Et je n'étais pas le seul du collège à galérer dans ce domaine. Les élèves qui avaient l'habitude de lire se comptaient sur les doigts d'une main. La lecture n'était pas considérée comme un loisir à part entière mais plutôt comme un mal nécessaire, une épreuve à traverser. Là où je me distinguais d'une bonne partie de mes camarades, c'est qu'au fond de moi je mourrais d'envie de me plonger dans tous les bouquins qui croisaient mon chemin. Malheureusement, à peine avais-je mis le nez dans un livre que je me rendais compte que je n'aurais jamais la force d'aller au bout. Au début ça m'a énormément frustré, puis j'ai fini par m'y résoudre.